

DANIÈLE SALLENAVE

# LE DON DES MORTS

Sur la littérature

*nrf*

GALLIMARD











© *Éditions Gallimard, 1991.*

*pour Thomas*

*« Je croyais que la pensée et non le rêve était notre  
devoir. »*

Van Gogh, *Lettre à Théo*



## *Ouverture*

### LE LIVRE, LA VILLE

Dans la beauté du soleil couchant sur le périphérique nord, sous un ciel de feu où les nuages dessinent un rivage à l'envers, une mer peuplée d'ilots bleus, tous, à cinq heures, vont ensemble vers l'ouest, solitaires, silencieux et muets dans le fracas, exhaussés au-dessus des toits de la ville, de ses cheminées, du dôme des usines d'hier, entre les néons et les fumées, les yeux happés par le grand incendie rouge.

Eux tous, qu'éclaire de face le soleil couchant, semblent fuir un cataclysme invisible, ou s'efforcer tels Attila et ses cavaliers se ruant vers l'ouest de retenir par leur course l'astre qui bascule au bord de l'horizon. Une gaieté factice les tient, mais la mort, qu'ils ne veulent pas voir, la mort pourtant les environne : la mort, comme à la guerre; la mort violente, dans la brûlure du métal, la tôle coupante, le souffle fatal, et l'explosion; mort non glorieuse, mais honteuse, bercée par le martèlement du disco.

Est-ce donc, enfin retrouvée, la beauté du moderne que réclamait Baudelaire, l'héroïque, la mélancolique beauté du moderne, ce sentiment sublime de la préca-

rité que traverse, d'un souffle, le pressentiment de l'éternité? Mais non : tout au plus un suspens de vie, entre travail et sommeil. Qui regarde le soleil couchant? Éclairés de face (comme dans un tableau de Hopper) par le dernier éclat d'une lumière formidable, les visages figés, silencieux et vides se détournent tous en même temps d'un au-delà qu'on ne voit pas, et qui a déjà sombré dans la nuit.

Pendant ce temps, de part et d'autre des voies rapides et des échangeurs urbains, dans les rues désertées, dans les rues vides des banlieues, un reste de soleil passe entre les immeubles de béton et de verre, entre les petites maisons de meulière, et les courettes où un arbre parfois survit. La lune – une demi-lune dans sa phase décroissante – s'est déjà levée dans le ciel d'un bleu pâle où les nuages font, comme dans les estampes, vues de Paris, fête au Champ-de-Mars, ou dans les gravures des courses à Auteuil, des régates sur la Marne, de légères masses flottantes, compactes, ramassées comme au sortir d'une bouche de canon, et d'un modelé précis et délicat : blanches dessus, rose vif du côté du soleil, grises dessous et sur l'arrière. Une douceur mélancolique plane sur les restes de ce jour finissant. A peine si quelques oiseaux bougent dans les grandes branches nues des arbres.

Le rose romain des façades d'hiver s'accroît : on attend quelque chose, peut-être la tombée de la nuit simplement, ou comme autrefois le retour en masse des étourneaux vers leurs dortoirs, la façade des maisons, les sculptures des églises qu'ils recouvraient alors entièrement ainsi que font les mouches, l'été, sur la tête d'un cheval qui s'ébroue? (Et la masse crépitante de leurs paillements était alors comme celle d'une mer en furie.)

Quelque chose d'où va sortir la ville nocturne, quelque métamorphose ?

Mais non, rien ne vient, on n'attend rien : partout autour, derrière les fenêtres des maisons dont un à un les volets se ferment, nul ne regarde l'éclatante, l'éphémère métamorphose des façades tristes en palais tibérins; nul ne lève les yeux, là-bas, vers l'image oubliée du monstrueux rassemblement d'oiseaux noirs : tout le monde, à cette heure, regarde la télévision.

★

Où donc est-il, ce rêve, que nous avons fait, d'une vie libre dans un espace harmonieux, la vie d'un homme émancipé nourri de la fréquentation des livres ? Était-il destiné à ne rester qu'une utopie, une chimère, une proposition à jamais impossible à remplir ?

Tandis que nous en rêvions, que nous nous en nourrissions, un autre monde est né, un nouvel ordre est en train de s'établir; un nouvel habitat de l'homme; une nouvelle façon de vivre ensemble, de penser, de se distraire, dont les livres ne sont plus le centre. Non plus la ville, mais la banlieue générale; les déchets, les ruines de la ville; la ville explosée, détruite; partout de grandes façades de verre aveugle, et quelques îlots préservés où le silence, le soir, s'installe. La banlieue : non pas la province, ou la campagne, les abords, le repos, les jardins, les belles cours pavées. Mais la banlieue. Non plus les places publiques où l'homme regarde, passe, échange, pense. Mais le carrefour, l'échangeur routier, le chaos des maisons. L'universelle banlieue.

Qu'est-ce que c'était qu'une ville ?

La même chose qu'un livre. Comme la vie avec le livre, la vie dans les villes affirmait la primauté de l'esprit et de la mémoire sur les choses; consacrait le triomphe des raisons sur le cours naturel du monde. Deuxième naissance de l'humanité : les livres, les villes. Les villes étaient la forme supérieure de l'existence humaine, car, pour être homme pleinement, il faut naître à la vie de l'esprit; et la vie de l'esprit ne s'épanouit pleinement que dans les villes. En passant des villages aux villes, de la campagne aux capitales, et de la parole aux livres, l'humanité naissait une deuxième fois.

Car les villes et les livres ne font qu'un; ils imposent au désordre du monde l'ordre d'une lecture possible. Rêves et utopies de la Renaissance et du XVIII<sup>e</sup> siècle européens : innombrables petites cités de Toscane, de Bohême, de Touraine, encore mêlées aux jardins, murs croulant sous la vigne vierge, livres et bonnes causeries sous la treille, bruissement des fontaines le soir, bronze des statues, fraîcheur des arcades, pierre rose ou dorée des palais, dentelle et ardoise des dômes. Les pigeons s'envolent dans la sonnerie des cloches, le soleil décline sur la façade des églises.

Pendant longtemps, une utopie de la pensée européenne a espéré voir se conjuguer la double espérance de la vie avec la pensée et de la vie dans les villes. Des huttes aux villages, des villages aux académies. Vivre dans une grande ville, ce serait être de plain-pied avec les œuvres, faire d'elles le tissu des jours et du temps; marcher dans des rues comme on avance dans sa lecture, et les

déchiffrer comme des pages, circuler entre des palais comme parmi des textes où l'histoire affleure, sans cesse convié à des déchiffrages complexes, ininterrompus.

On choisirait de vivre dans les villes, parce que « la vie ordinaire » pourrait s'y confondre avec « la vie haute ». Tout y serait marqué de cette certitude qu'il n'est pas nécessaire pour vivre de renoncer à la pensée et aux livres; et qu'il n'est pas nécessaire, non plus, pour se consacrer à la pensée et aux livres, de s'écarter de la vie ordinaire.

Villes : là s'est écoulée pendant des siècles une vie digne de l'être. Places monumentales, paysage minéral des façades et couchers de soleil sur les toits, sous les ponts; beauté offerte des langues et du passé des hommes; grande transmutation, triviale et magnifique, des plaisirs, des douleurs, des corps dans les œuvres de l'art, dans les livres, les tableaux des musées ou des galeries, mais aussi dans les belles façades ouvrées, dans les portes de bois sculpté, les fontaines et les parterres des jardins. Métamorphose incessante, fines transitions entre la pensée et la vie, qu'on pressent à des signes mystérieux, quand dans le soleil déclinant entre les arbres jaunis les visages se tournent apaisés vers le couchant. Dans une grande ville, tout serait œuvre ou tendrait à l'être.

Or ce trajet et cette espérance que les Lumières avaient assignés à l'homme, la vie moderne l'a vu s'achever dans les nouvelles banlieues et leur cœur vide qui n'est plus une place publique, une agora, *mais une galerie marchande, un centre commercial*. Non plus une place : lieu où s'expose l'humanité de l'homme, qui s'y montre, y circule, y devise sous le regard de pierre ou de bronze de ses grands hommes, pas même une place de village avec une

église, une école et une mairie, images humbles d'un développement futur. Que reste-t-il en effet dans ces grises boutiques de béton armé autour desquelles on convie les hommes de l'Europe moderne à demeurer, de ses anciennes utopies, de la belle place monumentale des siècles classiques, ornementée, civique, religieuse? Où prendre son essor, sur quoi s'appuyer, sur quels modèles se fonder? Sous les galeries marchandes, devant les vidéo-shops, entre les caddies renversés, l'écho d'une boîte roule dans le vent qui fraîchit.

★

Soir d'automne, hiver commençant, printemps tardif dans une grande ville, une très grande ville, où se fondent les restes d'une cité d'avant les désastres et les ruines déjà de la nouvelle mégalopole, avec des chantiers, des quartiers préservés, et d'autres détruits sans recours. Une même force, sauvage, traverse tout, bouscule tout, réunit tout, dans le désordre : parcs désolés où de jour ni de nuit nul ne se risque, bretelles d'autoroute abandonnées. Dans les anciens quartiers riches, de blanches villas carrées servent d'abri à des garages, à des squatters, à des couples d'éleveurs de chats siamois ou de chiens de gardes, à des vieux sans ressources. Là où était il y a vingt ans, dix ans, le cœur de la cité, une colonie de peintres habite d'anciennes fabriques; un ancien port de marchandises reçoit des hors-bords hurlants; mais le soir, dans le centre même de la ville, le quartier des grandes banques est vide : il y rôde un vent froid, fait des passions non assouvies. Les arbres des grandes places rongées par les vapeurs des parkings souterrains s'étiolent; quelques érables du

Canada survivent près d'un ancien préau d'école où une bande range ses motos ; quelque chose de sauvage et de vain, venu des banlieues, fane et flétrit les abords des beaux quartiers où, comme celle des sacrifices sur une scène d'opéra, l'élégante fumée des barbecues monte, l'été, entre les rires et les conversations, tandis que les portiers en armes surveillent l'arrivée des autos dans l'impasse couronnée de rosiers du Japon.

Parfois, il semble qu'on peut encore s'arracher, et rêver, levant les yeux vers le ciel rouge, silencieux et mouvant, vers une corniche où des pigeons se logent pour la nuit, vers un fronton sculpté qui semble se retirer plus haut encore appelé par le regret d'un temps disparu. Tout alors semble possible, et tout peut revenir. L'utopie de la vie en ville, de la vie avec les livres, de la vie de la communauté des hommes dans un espace libre, où le passé, sous nos pas, invisible, renaîtrait.

Il suffirait d'un livre.

★

Mais comment les livres trouveraient-ils encore un monde dans le monde des villes d'où disparaît peu à peu le rêve d'émancipation qui leur avait donné naissance ? Que restera-t-il bientôt pour eux dans un univers où la poursuite du bonheur est devenue le rêve commun, quoique inégalement couronné de succès, d'une société en proie à la loi triplement féroce de l'argent, du profit et de la consommation ? Un monde où le temps de l'existence est cruellement, absurdement partagé entre le travail et le loisir ; un monde où l'art lui-même risque de devenir un « bien de consommation » parmi d'autres. Un

monde où la trompeuse revendication d'un accès commun au « culturel » fait oublier ce qu'était la culture, où le « tour organisé » remplace le voyage; la « visite guidée » l'approche personnelle du tableau; l'abonnement en série le choix d'un spectacle de théâtre; le débat télévisé *le colloque singulier* entre le livre et son lecteur? Quel chemin pourront donc se frayer encore les livres dans un univers trépidant et morne où, sous la fébrilité de l'information et la futilité du divertissement, on voit se dissoudre jusqu'au nom d'œuvre?

Qu'est-ce qu'une œuvre? Il est dans le destin de l'homme, non seulement de travailler, mais de faire : de créer. Cependant, toute production de l'homme n'est pas une œuvre. L'œuvre est un commencement : *il y a dans le monde grâce à elle quelque chose qui n'y était pas*. L'œuvre s'enracine dans la conscience du temps perdu, de la vie qu'on perd en travaillant à la gagner. Ainsi l'œuvre est la réponse à la « *misère de vivre* », qui n'est pas la misère tout court – celle-là demande d'autres réponses et d'autres solutions –, mais la misère terrible d'une existence circulaire, piégée par la nécessité, et dont toutes les forces sont consacrées à l'entretien de la vie.

Je ne fais pas ici l'éloge de la « vie créative » en l'opposant à la « vie ordinaire » : l'expérience de l'œuvre n'est pas réservée au créateur. L'expérience de l'œuvre, ou des œuvres, est une connaissance du monde et de soi, elle nous associe au mouvement d'arrachement dont elle est née. Elle enseigne une idée du monde où le monde ne serait pas conçu comme une proie à saisir, une matière à transformer, le champ d'exercice de la ruse et du calcul. Mais comme un lieu où quelque chose advient et, dans sa splendeur muette et fugitive, est indiscutablement là : le

lierre que le vent remue doucement sur ce coin de vieux mur ; ces papiers qu'il agite à l'arrêt de l'autobus ; l'oiseau qui s'ébroue au bord d'une flaque : elle nous apprend, dit Rilke, à nous tenir « *en face* » du monde. C'est ainsi que l'œuvre éduque ; c'est ainsi qu'elle enseigne à se dépendre de soi, à cesser d'être un sujet « *éternellement désirant* ».

★

Les livres nous donnent la première et la plus haute expérience de l'œuvre, de la nécessité d'y faire détour et d'y prendre leçon. Car le détour par l'œuvre n'est pas l'oubli de notre condition, de notre finitude et de notre mortalité ; elle en est la métamorphose. Le passage par l'œuvre anéantit le monde, mais pour nous le rendre : ensuite, enfin, nous pouvons aller vers les choses mêmes, sans nul détour ; mais parce que ce détour a été fait, qu'il se sera intériorisé, qu'il sera devenu nous-même et notre regard. Les œuvres, dépôts du temps, de la mémoire et de l'humanité, legs des hommes qui sont morts à ceux qui arrivent, testament destiné aux générations futures, nous permettent alors, selon l'expression de Hannah Arendt, de « *demeurer en compagnie des choses qui durent à jamais* ».

Ainsi les livres s'opposent à l'esprit de ce temps, qui les rejette. Car ils exaltent des valeurs que notre siècle s'emploie désormais à rabaisser : la durée, l'inactualité, l'intempestivité, l'intemporalité, la méditation, le secret, le silence, un espace de retrait pour éclore et pour être lus. Ils proposent un monde où la quête du sens se fait dans le retour sur soi, dans le détour d'une réflexion soli-

taire, dans un colloque silencieux entre l'existence vivante et la parole secrète des livres. Comment la littérature serait-elle encore possible si cesse d'être admis ce sur quoi elle fonde son plus secret dessein, si vient à lui manquer son sol le plus nécessaire ? Comment entendrait-on encore la parole muette des livres, et de leurs auteurs ?

Qu'on s'arrête donc un moment. Qu'on laisse retentir tout le temps qu'il faut l'écho d'un temps disparu. Que l'on considère la masse des livres ; qu'on songe à la foule des auteurs, vivants et morts, oubliés, méconnus ou glorieux, à ces vies ordinaires ; à ces vies anonymes ou à ces vies d'exception sous l'or poudreux de leurs vanités oubliées : tous égaux, tous pareils, tous – devant la grandeur de l'œuvre. Claudel à son bureau d'ambassadeur, Balzac endetté, Jouhandeau professeur de quatrième, Céline en pantalons crasseux, Léautaud parmi ses chats, Flaubert cherchant à trouver du regard la sempiternelle brume du fleuve sous ses fenêtres ; pères de famille sans gloire, commis d'assurances, célibataires râpés, ombres en paletot, mesquineries, amours et grandes joies : oubliés. Oubliés ! dans les plis d'un temps qui était le temps de tout le monde, un temps perdu sauf dans le moment de l'œuvre, dans ce moment du temps qui fait exception au temps. Espoir de l'œuvre : le temps retrouvé.

★

Il suffirait d'un livre.

Un livre. Un livre qui passe entre les mains ; ses pages blanches renvoient la lumière. Un livre qui passe de main en main, et les voix se font entendre et soudain tout nous est rendu invisiblement, dans l'éternelle, dans l'impérissable beauté des songes.



DANIÈLE SALLENAVE

## Le don des morts

Sur la littérature

Depuis des siècles les livres sont le legs des générations disparues — *le don que nous font les morts pour nous aider à vivre*. Dans notre culture, vivre sans les livres est donc une privation, un tourment qu'on ne peut comparer à rien.

Sans les livres, toute vie est une vie ordinaire. Ne pas avoir l'expérience de la littérature n'empêche ni de connaître ni de savoir, ni même d'être « cultivé » : il manque seulement à la vie vécue d'être une vie examinée. Car les Lettres, c'est notre langage métamorphosé ; *ce sont nos mots* : et voici que, dans le colloque singulier du livre et de son lecteur, s'ouvrent l'expérience élargie, et la pensée, et le rêve, et la possibilité d'être soi-même, véritablement, dans la communauté partagée.

La pratique des livres n'est donc pas, dans notre vie, la part du rêve, un luxe gratuit, un loisir supérieur ou une marque de distinction. Et les intellectuels se trompent gravement lorsqu'ils s'emploient à en dénoncer l'élitisme au lieu de faire que s'ouvre au plus grand nombre le règne émancipateur de la pensée dans les livres.

D.S.

*nrf*



91-III A 72233 ISBN 978-2-07-072233-4

Extrait de la publication

9 782070 722334